

gorre), emploie depuis longtemps les eaux de cette source contre la pellagre. De 1840 à 1850, il a guéri 19 pellagreaux (1). M. Cazalas a confirmé ces résultats (2), qui l'ont été de nouveau dans un rapport du Conseil d'hygiène des Hautes-Pyrénées, faisant connaître par diverses observations l'utilité des eaux de Labassère, de Caunterets et de Gazost (3).

Mon collègue M. Costes a prescrit à l'hôpital Saint-André l'eau de Labassère dans une trentaine de cas, et en a obtenu des effets avantageux. Souvent il employait en même temps les bains sulfureux.

Quant à moi, je me suis borné à l'emploi des bains. Je ferai d'abord remarquer que les bains simples ont été trouvés extrêmement utiles par beaucoup de médecins italiens, principalement par Frapolli, Gherardini, Fanzago, Calderini; qu'à l'hôpital de Milan ils constituaient, avec le changement de nourriture, la principale base du traitement. Ces bains étaient tièdes (27, 28 Réaumur). Les malades en prenaient une quinzaine. Dans l'été de 1845, sur 352 pellagreaux qui furent ainsi traités, il y en eut 160 guéris, 118 dans un état notablement meilleur, 54 seulement un peu mieux, 25 sans amélioration (4). M. Calderini n'employait pas les bains chez les individus qui toussaient, qui avaient une forte diarrhée ou une anasarque, ou qui étaient dans un état de consommation (5). Fr. Hildenbrand a recommandé les bains pour assouplir et nettoyer la peau (6).

L'usage des bains sulfureux naturels a été préconisé en Italie. Le Dr Paolini conseille les eaux de Porretta à l'intérieur et à l'extérieur. Il voulait, en outre, qu'on établit dans les campagnes des bains soit d'eau douce, soit d'eau salino-sulfureuse iodée (7).

(1) Cazenave; *Annales*, t. III, p. 333.

(2) *Recherches pour servir à l'histoire médicale de l'eau sulfureuse de Labassère*. Paris, 1851.

(3) Rapport de M. Duplan. Tarbes, 1858.

(4) Cazenave; *Annales*, t. I, p. 343.

(5) Roussel, p. 248.

(6) *Annales Scholæ Clinicæ Ticinensis*, t. II, p. 135.

(7) Cazenave; *Annales des maladies de la peau*, t. IV, p. 335.

Cette idée mériterait d'être prise en sérieuse considération. Il y a déjà bien des années que je suis convaincu de l'utilité des bains sulfureux dans le traitement de la pellagre. Ils remplissent plusieurs indications importantes : ils modifient d'une manière très-rapide l'érythème, ils donnent du ton à l'ensemble de l'organisme, ils ont une action puissante sur le système nerveux. Soit qu'il s'agisse de régulariser la sensibilité, soit qu'il importe de rétablir l'énergie musculaire, on connaît l'utilité des bains thermo-sulfureux naturels. En opérant une action révulsive sur le tégument cutané, les bains sulfureux exercent encore une influence avantageuse sur les voies digestives. Ils peuvent être employés utilement quand la diarrhée est modérée.

J'ai soumis de nombreux malades atteints de pellagre à l'usage des bains sulfureux (sulfure de potassium ou de calcium, 60 à 100 gr. pour un bain), et j'en ai obtenu presque toujours de bons résultats. Je n'affirme pas que tous ces malades aient été définitivement guéris, car une fois sortis de l'hôpital, je les ai le plus souvent perdus de vue. Toutefois, il est positif qu'ils étaient alors dans un état très-satisfaisant. Je vais rapporter quelques-uns des faits recueillis; ils serviront en même temps à ajouter divers traits à l'histoire de la pellagre.

XIX^e OBS. — Jeanne Brascassat, cinquante-huit ans, de Cussac (Médoc), mariée, sans enfant, travaille la terre, mange du pain de seigle, quelquefois du porc salé, boit de la piquette, n'est plus réglée depuis six ans; elle a eu des fièvres intermittentes.

Depuis neuf ans et pendant chaque été, apparition, sur la région dorsale des mains, d'une rougeur suivie de desquamation. Cette affection a reparu au printemps de 1850 avec une nouvelle activité; en même temps, douleurs de l'abdomen, augmentées par la pression; perte de l'appétit, nausées, vomissements fréquents, diarrhée presque continuelle, faiblesse des membres inférieurs, marche vacillante, fourmillements à la plante des pieds. Depuis quelques jours, céphalalgie, vertiges, trouble de la vue. Admission à l'hôpital le 28 août 1850. La malade offre l'état suivant : maigreur, faiblesse extrême, voix altérée, pouls petit, chaleur modérée de la peau, abdomen sensible à la pression, selles nombreuses, douleurs lombaires, érythème très-manifeste de la région dorsale des mains. Le traitement a consisté en l'emploi du diascordium et

de l'infusion de cachou, et dans l'administration régulière des bains sulfureux; du 29 août au 8 octobre, il en a été donné trente. Vers le 7 septembre, la diarrhée était moindre; le 18, elle était revenue; le 25, elle avait cessé; la faiblesse avait graduellement diminué, la marche était plus assurée, les symptômes nerveux avaient disparu, et la malade put quitter l'hôpital, le 9 octobre, en très-bon état.

XX^e Obs. — Jeanne S..., trente-quatre ans, de Saint-Symphorien (Gironde), mariée, d'une constitution forte, d'un tempérament sanguin, se nourrit de pain de seigle et de viande salée; elle n'est pas réglée depuis huit mois. Il y a six ans que la pellagre s'est manifestée, reparaisant tous les étés; au printemps 1852, elle est devenue plus intense. La malade, entrée à l'hôpital le 11 août 1852, présentait l'érythème caractéristique au dos des mains, des pieds et au cou; elle éprouvait une grande faiblesse des membres inférieurs. Aucun symptôme n'était fourni par les organes thoraciques et abdominaux. Du 11 août au 4 septembre, usage régulier de bains composés avec le sulfure de potasse et le carbonate de soude. Elle sort guérie le 5 septembre.

XXI^e Obs. — Jean Violet, trente ans, de Mimizan (Landes), berger, assez bien constitué, d'un tempérament sanguin, mange de la cruchade de maïs, du pain noir et rarement de la viande. Pellagre tous les printemps depuis quatre ans; trouble de la vue, diarrhée fréquente. Admission à l'hôpital le 26 novembre 1852. A ce moment, pouls dur, régulier; pupilles dilatées, appétit, goût salé à la bouche, épigastre sensible à la pression, selles liquides toutes les nuits, faiblesse des jambes. (Tisane de riz; bains avec sulfure de potasse; alimentation convenable, riz à l'eau). Disparition des symptômes qui s'étaient montrés à l'arrivée du malade. Exeat le 9 décembre.

XXII^e Obs. — Pierre Lafon, cinquante ans, de Mios (Gironde), domicilié à Cestas, bouvier, d'un tempérament lymphatique, mange du pain noir, du porc, et très-rarement du maïs; il n'a jamais eu de contact avec les troupeaux de brebis. Le début de l'érythème pellagreu date du mois d'avril 1855, aux mains, au menton et aux lèvres. Reçu à l'hôpital le 6 mai 1855, on constate: pouls presque normal, rougeur avec crevasses et squames sur la région dorsale des mains, principalement de la droite, qui présente une phlyctène assez large, remplie d'une sérosité trouble; langue normale, peu d'appétit, ventre légèrement douloureux, selles diarrhéiques, toux sèche. (Tisane de riz, bains sulfureux.) Du 7 mai au 5 juin, disparition presque complète de l'érythème; rétablissement de la santé.

XXIII^e Obs. — Bertrand Moureau, cinquante-sept ans, de Salaunes près Castelnau (Gironde), cultivateur, ne soigne pas de brebis, ne mange jamais de maïs. Atteint de pellagre avec diarrhée au commencement de mai 1855, il entre à l'hôpital le 6 juin 1855. Indépendamment de la rougeur et de la desquamation de la région dorsale des mains, il existe de grosses pustules et des crevasses avec croûtes noirâtres au poignet gauche et près du pouce, des croûtes jaunâtres au menton et à la lèvre inférieure; rougeur blafarde sur le front; une selle liquide a lieu chaque jour; il y a de l'inappétence. Du 7 au 29 juin, usage quotidien des bains sulfureux, tisane de riz, riz à l'eau, puis soupe, et plus tard nourriture solide. Disparition de la diarrhée, appétit, la peau reprend son état normal, le malade sort dans un état de parfaite santé.

XXIV^e Obs. — Guillaume Clémenceau, cinquante-trois ans, de Hourtins (Gironde), laboureur, ne mange que très-rarement du maïs; d'ailleurs, il se nourrit assez bien, habituellement de soupe et quelquefois de viande. Depuis trois ans, il est atteint de pellagre pendant l'été; il n'a d'érythème que sur les mains et à la face; il n'en a pas aux pieds, qui sont toujours couverts; du reste, état général satisfaisant. Du 12 au 28 juin 1855, usage régulier des bains sulfureux. Guérison.

XXV^e Obs. — Jean Maurice, quarante-deux ans, de Moreens (Landes), berger, mange des pâtes faites tantôt avec le maïs, tantôt avec le millet, quelquefois de la viande de porc; il a eu des fièvres intermittentes. En 1854, érythème qui dure trois mois. L'année suivante, cette affection reparait sur les mains, la face et le cou, avec desquamation; faiblesse générale, intelligence très-obtuse, langue normale, appétit conservé, douleur dans les fosses iliaques, selles régulières. (Bains sulfureux.) Du 17 juin au 5 juillet 1855, disparition de l'érythème, diminution très-notable de la faiblesse; amélioration telle, que le malade veut sortir.

XXVI^e Obs. — Jean Dubourq, cinquante ans, de Noaillan (Gironde), assez bien constitué, exerçant alternativement les professions de tailleur, de perruquier et de cultivateur, mange très-rarement du maïs; il se nourrit de pain, de soupe, de légumes, et quelquefois de viande de porc. Atteint de pellagre dès le commencement de mars, il a été saigné et purgé. La diarrhée s'est bientôt manifestée et a persisté. Reçu le 27 juin 1855, on constate une rougeur s'étendant des poignets au métacarpe et aux doigts, avec lamelles jaunâtres, des crevasses sur le pouce de la main gauche, un érythème et des phlyctènes sur le coude-pied; faiblesse générale et principalement des membres inférieurs;

appétit; l'abdomen est indolent; léger mal de gorge, langue très-rouge, vertiges, diminution notable de la vue. Ce malade n'est resté à l'hôpital que jusqu'au 15 juillet; il a pris constamment des bains sulfureux, il en a éprouvé une amélioration très-marquée.

XXVII^e Obs. — Jeanne Vidal, quarante-deux ans, de Préchac (Gironde), travaille la terre et garde les brebis, mange de la cruchade de maïs, n'est plus réglée depuis sept ans. Atteinte de pellagre dès le mois de mars 1855, elle est entrée le 5 septembre à l'hôpital. Appétit, ventre quelquefois douloureux, diarrhée, faiblesse; érythème du dos des mains; épiderme épaissi, brunâtre, crevassé à la base du pouce; état analogue sur les régions malléolaires et au cou sur la fossette sus-sternale. Du 5 au 18, tisane de riz, demi-lavements avec six gouttes de laudanum de Sydenham; soupe, riz à l'eau, usage non interrompu des bains sulfureux. Cessation de la diarrhée, retour des forces, disparition de l'érythème. Exeat le 19.

XXVIII^e Obs. — Pierre L..., âgé de trente-sept ans, berger, de la commune du Porge (Gironde), entré à l'hôpital le 5 avril 1856, se nourrit habituellement de haricots, de sardines, de choux, de lard et de pain de seigle; il ne mange que très-rarement du maïs. Il s'aperçut, il y a six ans, au mois de mai, d'une rougeur prononcée sur la face dorsale des mains; l'épiderme devint brunâtre, se fendilla, et tomba par écailles vers le mois de juin. Pendant trois ans, les mêmes phénomènes se manifestèrent à des époques analogues et se terminèrent de même. La quatrième année, la maladie reparut au mois de février et dura jusqu'à la fin d'août; elle fut accompagnée de diarrhée. La cinquième année, même retour et même marche de la pellagre; de plus, la faiblesse des membres inférieurs devint très-grande. La maladie a encore reparu au mois de février 1856; elle a fait des progrès. La région dorsale des mains offre une rougeur vive; la peau est luisante, tendue, parsemée de squames. Rougeur analogue sur la partie antérieure du cou. Appétit diminué, épigastre indolore, trois ou quatre selles liquides chaque jour, pouls normal, affaiblissement notable des membres inférieurs. Le malade assure que sa vue s'est obscurcie; il est triste, découragé; il craint de mourir. (Sous-nitrate de bismuth, 2,00; eau albumineuse, bain avec sulfure de calcium.) Du 6 au 11 avril, même traitement. 12, pouls fréquent, épigastre douloureux. (Cataplasme émollient sur cette région; tisane d'orge, bouillon froid, crème de riz.) 15, pas de fièvre, pas de diarrhée. Du 11 au 25, amélioration de jour en jour plus marquée. (Tisane de saponaire, bains avec sulfure de calcium, augmentation graduelle de la quantité des aliments.) 25, érythèmes des mains et du cou entièrement dissipés, épigastre non dou-

loueux à la pression, appétit, digestions régulières, augmentation sensible des forces; le malade se plaint d'une douleur dans le côté gauche de la poitrine: la percussion et l'auscultation n'y font rien reconnaître d'anormal. (Large emplâtre diachylon camphré sur le côté.) 24, douleur dissipée. 25, le malade se trouvant très-bien et ayant le moral rassuré, demande à sortir.

XXIX^e Obs. — Jean Duolle, âgé de trente-trois ans, domicilié à Luc (Landes), où il est pasteur, jouissait d'une bonne constitution. Il ne se nourrissait point de maïs. Il eut la première atteinte de pellagre en 1851. Une légère diarrhée parut en même temps. L'année suivante, les mêmes symptômes se montrèrent avec plus d'intensité. En 1855, la pellagre ayant fait des progrès, le malade vint à l'hôpital; il en sortit à peu près guéri, et il passa assez bien les deux années suivantes. Dès le mois de février 1856, l'érythème squameux du cou et de la face dorsale des mains et des pieds s'est prononcé de plus en plus. Il y a eu une diarrhée abondante et une faiblesse générale. Le malade est entré à l'hôpital le 14 juin; il a pris chaque jour un bain avec le sulfure de calcium. La diarrhée a été combattue par la tisane de riz et un régime émollient. Les forces se sont rétablies; l'érythème s'est dépouillé de ses lamelles et a pâli. Le malade est sorti dans un état satisfaisant le 27 juin.

XXX^e Obs. — Marguerite G..., âgée de quarante-sept ans, est admise à la clinique le 12 avril 1856. Elle est amaigrie et ne peut se tenir debout qu'avec beaucoup de peine; sa marche est vacillante; elle éprouve une faiblesse très-grande des membres, surtout des inférieurs. Sur la face dorsale de chaque main et sur les côtés du cou existe un érythème d'aspect particulier; la peau est grisâtre, rugueuse, résistante, comme desséchée; en certains points, l'épiderme altéré se soulève sous la forme d'écailles ternes, et laisse voir une surface luisante et rougeâtre. Interrogée sur les motifs qui l'amènent à l'hôpital, la malade semble ne pas comprendre les questions qu'on lui adresse; elle balbutie quelques mots, parfois elle a de l'incohérence dans les idées, de l'embarras de la langue; elle paraît se plaindre d'une céphalalgie très-intense avec vertiges, et de douleurs le long du rachis. Il résulte des renseignements fournis, surtout par les personnes qui l'ont accompagnée, qu'elle est souffrante depuis trois ans; que son affection remonte au printemps de 1854; qu'à cette époque, il se manifesta sur le dos des mains une rougeur vive qui se termina vers la fin de l'été par une desquamation; que pendant tout l'hiver, il n'y eut aucune apparence d'éruption, et que les parties qui en avaient été le siège offraient une surface lisse rougeâtre, analogue à la cicatrice d'une brûlure. Au mois de mars 1855, les plaques écailleuses se reproduisirent sur le dos des

maines et se montrèrent pour la première fois à la nuque et sur les côtés du cou; il survint une diarrhée peu abondante, mais opiniâtre, avec coliques. En même temps, la malade devint inquiète, mélancolique; elle accusait une faiblesse musculaire très-grande; elle avait une céphalalgie intense avec vertiges. Ces divers phénomènes diminuèrent pendant tout l'hiver; ils se renouvelèrent au commencement de mars 1856. Marguerite G... réside à Lacanau, pays de landes où la pellagre est endémique. Elle habite une maison basse et humide; elle se nourrit de pain de seigle, de bouillie composée de millet; elle ne fait point usage de maïs; elle mange parfois du porc salé, du lard rance, des sardines salées, mais point de viande fraîche; elle ne boit jamais de vin.

Du 12 avril au 31 mai, la malade est soumise au traitement suivant: chaque jour bain avec addition de sulfure de calcium 50 grammes d'abord et 80 grammes plus tard. Potion avec le diascordium, qui arrête la diarrhée. Régime convenable, qui consiste spécialement en crème de riz, laitage, puis viandes rôties, pain, vin, etc. Dès les premiers bains sulfureux, l'exfoliation épidermique a lieu aux mains et au cou, et sous les squames je trouve une peau rosée et luisante. La faiblesse musculaire est moins grande; la marche moins pénible, moins vacillante. Plus tard, l'intelligence semble s'ouvrir et ne présente plus d'aberrations. A la fin du mois de mai, toute apparence d'érythème a disparu; il est impossible d'en retrouver les traces; la peau des mains et du cou offre sa coloration normale. L'embonpoint est revenu avec les forces. On n'observe plus aucun trouble des fonctions intellectuelles et digestives; la malade sort de l'hôpital le 5 juin. — La pellagre avait offert d'une manière bien évidente chez cette femme les trois ordres de symptômes qui la caractérisent: 1° érythème circonscrit au dos des mains et aux côtés du cou; 2° phlegmasie chronique des voies digestives qui s'était traduite par la diarrhée; 3° lésion du système nerveux qui avait produit l'oblitération de l'intelligence, une faiblesse musculaire profonde, un commencement de paralysie. Des conditions hygiéniques mauvaises, la misère, une alimentation insuffisante, avaient été les causes principales de cet état morbide complexe. Les bains sulfureux ont agi avec une efficacité remarquable; ils ont constitué une médication dont il a été impossible de ne pas reconnaître la salutaire influence; influence tout à fait indépendante de l'époque de l'année, à laquelle plus tard on aurait cru peut-être devoir rapporter le changement obtenu.

III. — ACRODYNIE.

L'acrodynie est une maladie épidémique fort singulière, qui pendant deux années régna dans divers quartiers de Paris,

survint sans cause connue et disparut sans motif plus évident. Elle consista surtout en des dérangements des fonctions digestives, en des lésions nerveuses et des altérations cutanées, dont le siège principal était aux extrémités des membres.

Les lésions nerveuses étaient des aberrations, des exagérations de la sensibilité, des contractions spasmodiques ou un affaiblissement profond de l'action musculaire. Les altérations cutanées se présentaient sous les formes d'érythème, de papules, de taches avec coloration brune, épaissement et exfoliation de l'épiderme. Cet aperçu montre que l'acrodynie trouve naturellement sa place à côté de la pellagre.

Bien que reléguée dans le domaine de l'histoire, cette maladie n'en réclame pas moins une mention, soit à cause de l'espèce d'énigme qu'elle vint poser en face des plus habiles médecins de l'époque, soit parce qu'une épidémie analogue pouvant se reproduire, il importerait d'en avoir à l'avance une idée.

a. — **Historique de l'acrodynie.** — Ce fut au printemps de l'année 1828 que cette maladie se montra dans Paris, d'abord dans les quartiers de la rive gauche de la Seine, à l'hospice Marie-Thérèse, où Cayol lui trouva, à la première vue, quelque analogie avec l'ergotisme convulsif ⁽¹⁾.

Les faubourgs Saint-Germain et Saint-Marceau, les quartiers de l'Abbaye, de la Cité, de l'Hôtel-de-Ville, furent atteints successivement.

Les malades commencèrent à affluer dans les hôpitaux et principalement à la Charité. Chomel appela l'attention de l'Académie de Médecine sur cette épidémie, qu'observaient en même temps Fouquier ⁽²⁾, Lerminier, Récamier ⁽³⁾, Rullier, Bally, Coutanceau, Nacquart, Villeneuve ⁽⁴⁾. Elle envahit les

⁽¹⁾ *Revue méd.*, 1828, t. IV, p. 445; 1829, t. II, p. 48. — *Lancette française*, t. 1, p. 74. — *Clinique des Hôpit.*, t. III, p. 25 et 157.

⁽²⁾ *Journal hebdom.*, 1828, t. I, p. 333. — *Lancette*, t. I, p. 6, 9, 53.

⁽³⁾ *Clinique des Hôpit.*, t. III, p. 45.

⁽⁴⁾ *Archives*, t. XVIII, p. 122 et 311. — Dès les premiers mois de 1828, M. Bally avait vu, à la Pitié, des phénomènes nerveux insolites qu'il rattacha plus tard à l'épidémie régnante. (Chardon, p. 53.)